

Richard Cadoux Prédication 14 mai. Questions d'identité Romains 1, 1 et 2 Corinthiens 11, 21-31

1 'Qui suis-je ?' 'Qui est tu ?' Voilà des questions très simples qui nous introduisent dans la problématique de l'identité personnelle. Qui suis-je ? Paul apporte sa réponse au premier verset du premier chapitre de la Lettre aux Romains. Ecoutez ! Un nom : Paul. Un état : esclave de Jésus-Christ. Une vocation : l'apostolat. Une prédestination en vue du service de l'Évangile. En quelques mots, et pas des moindres, une foule d'informations sur l'identité de Paul. Le philosophe italien Giorgio Agamben a d'ailleurs consacré un livre entier à ce verset paulinien, 'le temps qui reste'.

2 Qui suis-je ? En posant cette question, on est immédiatement confronté à un paradoxe. Que nous ayons 20 ans, 40 ans, 60 ans, 80 ans, ou plus, nous avons certainement le sentiment d'avoir évolué, d'avoir changé au cours de notre vie, de nous être transformés, parfois même profondément. Et en même temps, nous nous reconnaissons le même et ce, quels que soient les aléas ou même les ruptures de notre existence. Notre identité personnelle est faite à la fois de changement et de permanence. L'identité se structure donc autour de ces deux pôles de rupture et de continuité. Deux pôles de passivité et d'activité. Moi-même. Il y a le moi et il y a le même.

3 Le même. C'est l'ensemble des éléments durables, permanents, ce à quoi on reconnaît un individu. Les figures emblématiques du même, on peut les repérer.

Il y a le caractère. Freud parle de tempérament, hystérique, phobique, paranoïde ou obsessionnel. Le caractère de Paul ne devait pas être facile. Peut-être même était-il caractériel. Il y a ensuite l'habitude. Nous on a toujours fait comme ça ! Nous avons tous des habitudes. Nous ne savons pas grand-chose des habitudes de Paul.

Et puis il y a encore l'identification, c'est-à-dire le processus par lequel on s'est identifié, on s'est approprié les normes, les valeurs, les idéaux, les pratiques de sa famille, de son pays, de sa classe sociale, de son Église. Paul est Hébreu, israélite, fier d'appartenir à la descendance d'Abraham. Mais bien évidemment on ne peut réduire l'identité personnelle à ce processus de l'identification. A trop s'identifier aux valeurs d'un groupe, on finit par n'être qu'une caricature.

4 Le deuxième pôle de l'identité, c'est le moi. C'est la capacité que la personne possède de prendre de la distance par rapport au caractère, à l'habitude et à l'identification. Cela peut même aller jusqu'à la rupture. Paul était un pharisien, engagé, militant. Il est devenu messianique, reconnaissant en Jésus le crucifié le messie d'Israël. Dans sa vie, cela a été un tournant. Sur le chemin de Damas, c'est un homme nouveau qui est né. Saül est devenu Paul et pourtant Paul a le même moi que Saül. Le moi, c'est ce qui nous procure l'intuition de la liberté. Le moi s'atteste dans la reconnaissance qu'a le sujet humain d'être à l'initiative de ses actes, de ses choix et de sa parole. Le moi, finalement c'est deux choses : premièrement, je ne suis pas contraint ni par la nature ni par la culture. Je ne suis pas tenu par le caractère, l'habitude et l'identification. Deuxièmement je peux faire des choix et persévérer dans les choix effectués.

5 Soi-même : ces deux pôles sont en tension. Pour assumer ce paradoxe, pour vivre, l'homme dispose d'une ressource, à savoir le récit. Nous sommes des êtres de langage et de parole. Nous avons la possibilité de raconter, de nous raconter. Lorsque je bâtis un récit, je raconte ce que j'ai fait et comment je l'ai fait en un tout cohérent, me donnant de la sorte une représentation de mes actions. Le récit, c'est une intrigue qui possède sa cohérence et qui offre une interprétation. La fin désigne ce qui devait arriver étant donné ce qui précède. En racontant, je

transforme un amas de faits en un tout intelligible, en une histoire. Le récit, c'est le moyen le plus commode pour mettre en forme l'expérience telle qu'elle a été vécue. Nous nous racontons pour nous faire connaître et reconnaître par les autres. Mais aussi nous nous racontons pour nous comprendre nous-mêmes. Le récit permet de se comprendre 'soi-même comme un autre'. Au 'connais-toi toi-même' de Socrate, on pourrait répondre : raconte-toi toi-même, tu comprendras qui tu es et ceux qui entendront ton récit le comprendront aussi. En racontant notre vie ou des épisodes de celle-ci, nous en construisons ou reconstruisons la cohésion, nous lui donnons du sens. C'est ce que Paul Ricoeur appelle **l'identité narrative**, au sens où elle articule le moi et le même, au fil du récit. Il n'y a pas de récit sans un minimum de capacité à réfléchir et à comprendre sa vie, c'est-à-dire à la totaliser et à la rassembler dans une histoire. Le récit ne crée pas cette capacité, il se fonde sur elle. Se raconter, c'est se comprendre par l'interprétation que l'on se donne de soi, grâce à la médiation d'une histoire. C'est ce que fait Paul en écrivant aux Corinthiens. Il dit qui il est, mais d'une autre manière que dans l'Épître aux Romains. Son autorité est contestée, sans doute par des missionnaires, des super-apôtres qui l'accusent de ne pas observer la loi de Moïse et qui jettent la suspicion sur son action. Alors Paul raconte, Paul se raconte. Il raconte d'où il vient, il raconte les péripéties de la mission, il proclame son souci des églises et à travers cela, il nous dit qui il est.

6 J'ajoute que la plupart de nos vies sont remplies de moments de paix, de bonheur, de sérénité. Mais elles sont aussi traversées de moments de souffrance. Qu'elle soit légère ou intense, la souffrance est vécue comme rupture et entrave à notre projet d'existence. C'est une cassure parfois minime, parfois dramatique. Dans ces cas-là, la personne ne parvient plus à donner sens à ce qui lui arrive. Le monde lui paraît absurde, vain, brutal. Ses valeurs se diluent et s'effondrent. Lequel d'entre nous n'a pas déjà vécu de ces moments où l'existence se précipite, où l'on se sent perdu, confus, divisé, coupé de soi-même, aux abois ? Eh bien le récit a une fonction thérapeutique. En racontant, en me racontant je m'explique ma vie et je prends conscience que j'en suis l'acteur. Je ressaisis les choix que j'ai faits. Je m'aperçois qu'ils s'inscrivaient plus ou moins dans un projet de vie. Je peux faire un bilan : 'ma vie ne s'est pas passée comme je l'avais prévu', j'ai souvent entendu cela. En racontant, la personne donne alors du sens (direction/signification) à son histoire : ce sens n'est pas déjà là et le récit n'a pas pour effet de le retrouver ou de le faire surgir des ténèbres de l'inconscient. Il le produit dans l'acte même de raconter. En racontant son parcours, en le racontant à ses frères dans la foi, alors même que son autorité est contestée et remise en question, Paul prend conscience de sa dignité d'apôtre et de serviteur de Jésus-Christ.

7 Dans cette perspective le récit n'est pas qu'une ressaisie du passé, pour en faire l'histoire et en saisir la cohérence, il est aussi ouverture sur l'avenir. Le récit, c'est ce qui me permet de me recueillir et de me projeter. J'ai fait des choix, je peux les évaluer. Je peux en faire d'autres, à nouveau. J'ai subi. Je peux décider aussi de ne plus subir. Ce que je veux dire par là, c'est que le récit peut susciter du nouveau et de l'inédit, ce qui renouvelle et ébranle la compréhension de soi-même et de sa vie. Le récit peut transformer notre agir. Notre identité est dynamique. Paul va rebondir.

8 Il résulte de tout cela que l'identité d'un être n'est jamais figée. L'identité narrative est le résultat d'une conquête jamais définitive, toujours en construction (ou en reconstruction). Elle témoigne de l'équilibre instable entre la possession et la dépossession de soi. Le récit n'est d'ailleurs jamais tout à fait le même. Dans les Actes des Apôtres, il y a trois récits de la

conversion de Paul, et les trois sont différents, même s'ils sont convergents. A chaque fois, la mise en intrigue des événements racontés se transforme : les portes d'entrée de l'histoire sont différentes, tout comme la fin et le milieu d'ailleurs. Les relations entre les événements se modifient également. Et parfois la compréhension se modifie : ce qui avait été vécu comme rupture devient nécessaire à la compréhension de soi-même et enfin acceptable. A chaque reprise, le narrateur reconstruit la cohérence et l'unité de son histoire dans une configuration différente, qui accorde un sens remanié aux actes vécus. La mise en intrigue doit donc être vue comme quelque chose se faisant, comme une opération. Quand on fait le récit de sa vie, on en devient le poète.

9 Alors en racontant, c'est la totalité de ma vie que je profile, ce qui est derrière moi et ce qui est devant moi. Se raconter, c'est embrasser sa vie dans un mouvement et dans une temporalité. Et je peux prendre conscience de l'unité du moi, au cœur même de la discontinuité et des variations de mon existence. Paul Ricoeur a d'ailleurs écrit que la vie, grâce à l'identité narrative, c'est 'un hasard transformé en destin par un choix continu et assumé'.

10 Je conclus. Quelle que soit la parcelle de l'histoire que nous racontons, c'est toute notre vie, avec ses déceptions, ses souhaits, ses espoirs mais aussi ses moments de gloire, de joie et de réussite qui s'y précipite. D'où notre bonheur à raconter mais aussi notre frayeur, car raconter nous engage et nous implique ! En effet l'identité narrative est faite pour être partagée et communiquée. Le récit ne se déploie véritablement que s'il est adressé à quelqu'un d'autre. Il ne s'agit pas de parler de soi devant quelqu'un mais à quelqu'un : le récit a besoin d'une adresse pour advenir véritablement comme récit ; un ami, un frère, un conjoint, un thérapeute, un sage. Qu'importe. Le récit suppose un autre, un écoutant. Paul écrit une lettre, des lettres. A l'horizon de l'identité se profile l'alliance qui porte la voix de cet autre qui m'écoute et qui me dit ; raconte-moi ton histoire et deviens ce que tu es appelé à être. AMEN